

PAGES

MANQUANTES

XXV^e Année



FEBRIER 1919

Section

REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

SOMMAIRE :

- T. R. P. LANGLAIS, O. P. — LE RÉVÉREND PÈRE JOURDAIN CHARRON
- ABBÉ H. JEANNOTTE, P.S.S. — QU'EST-CE QUE LA CERTITUDE MORALE ? — Critique des opinions
- R. P. G. PROULX, O. P. — UNE PREMIÈRE RAISON DE CROIRE — L'Eglise catholique et le bonheur de la paix
- A.-M. R... F. DOMENICO — DANS L'ORDRE — Une visite à travers le monde dominicain — Nouvelles

ABONNEMENTS :

CANADA : \$1.00 | ETATS-UNIS : \$1.25

Avec le "ROSAIRE POUR TOUS" 15 sous en plus par année

ADMINISTRATION

LE ROSAIRE

SAINT-HYACINTHE

CANADA

MCMXIX

La "Revue dominicaine"

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

La *Revue dominicaine*, à part sa chronique des principaux événements "dans l'Eglise et dans l'Ordre," publie des *articles de vulgarisation* traitant d'Ecriture Sainte, de théologie, d'apologétique ou de droit canon, et même des études de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion y soit concernée en quelque manière.

La *Revue dominicaine* n'a point de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux problèmes d'apologétique envisagés surtout au point de vue canadien.

Elle répond aussi aux consultations religieuses, et donne un compte-rendu des ouvrages dont on lui fait tenir un exemplaire.

Collaborateurs à la Revue:

RR. PP. LANGLAIS, ROULEAU, CHARLAND, COUET, BROUSSEAU
LAMARCHE, COTE, MARION, MARTIN, RICHER, TRUDEAU, LEDUC,
FOREST, PERRAS, PROULX, LAFERRIERE, BISSONNETTE,
des Frères-Prêcheurs; BRETON, des Frères-Mineurs; VILLENEUVE,
des Oblats de Marie; MGR L.-A. PAQUET, P. A.;
MM. les abbés BROUSSEAU, Chapelain du Mont Saint-Louis,
Montréal; COURCHESNE, Professeur au Séminaire de Nicolet;
JEANNOTTE, Professeur au Grand Séminaire de Montréal;
DESPLANLEAU, Chancelier du Diocèse de Saint-Hyacinthe;
MELANCON, Chapelain du Pensionnat d'Outremont;
DESCHESNES, Vicaire au Saint-Enfant-Jésus de Montréal;
LAFERRIERE, Professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe;
GELINAS, Professeur au Séminaire des Trois-Rivières.

*Le dernier manuscrit est remis à l'imprimeur
le 15 du mois.*



Section N°

LE REVEREND PERE JOURDAIN CHARRON

La mort imprévue du révérend Père Jourdain Charron nous a douloureusement frappés au coeur par surprise. Il tombe au milieu d'une carrière déjà très active, à peine âgé de quarante ans, lorsque la pleine maturité lui promettait de travailler plus efficacement encore au service des âmes, au moment où ses supérieurs pouvaient compter sur lui pour des projets utiles.

Malgré les ressources d'une constitution robuste, le Père sentait depuis quelques mois ses forces céder. Il dut prendre à l'été quatre semaines de repos, et à la fin de la retraite conventuelle, vers la mi-novembre, il se sentit défaillir, épuisé par le surcroît de fatigues qu'il s'était imposé depuis le commencement de l'épidémie de la grippe.

Quinze jours d'hôpital et de bons soins l'aidèrent à traverser une première grave maladie. Le 31 décembre, il se crut assez bien pour revenir au couvent. Le 2 janvier, il se rendit par une température froide et humide aux bureaux de la *Semaine paroissiale*; mais c'était trop. Les poumons furent saisis de nouveau; il se remit à tousser et le jour de l'Epiphanie, comme il allait de mal en pis, le médecin lui prescrivit de retourner à l'hôpital. L'épuisement général devait fatalement préparer un rapide dénouement. La pneumonie se déclara, accompagnée de vomissements et des premiers symptômes d'urémie. Le 8, la garde-malade était encore confiante. Mais jeudi, on dut lui annoncer que son état était grave et sur l'avis de la Supérieure, il demanda immédiatement à se confesser et à recevoir l'Extrême-Onction, sans toutefois se croire en danger mortel. Une légère amélioration, du reste, don-

nait quelques lueurs d'espoir. Au matin, c'était le 10, après avoir demandé la sainte communion, il eut la claire vision de la mort qui approchait. A 1.10 heure de l'après-midi, il expira entouré de ses frères et de ses pieuses et dévouées gardes-malades, les dominicaines de la Présentation.

Le Père Charron était de bon sang canadien-français, né à Verchères, le 29 juin 1878, d'Octave Charron, cultivateur, et de Philomène Lorange. Il reçut au baptême le nom de Joseph-Dasylya. A l'âge de douze ans, il entra au collège de l'Assomption, où il fit de brillantes études. Ses condisciples d'alors, aujourd'hui ses frères en religion, se rappellent de lui l'écolier bon compagnon, pétulant, espiègle, taquin, travailleur acharné et curieux de tout, discuteur infatigable. Entré dans l'Ordre au couvent de Saint-Hyacinthe en 1898, il y fit profession le 30 septembre 1899, sous le nom de frère Jourdain. Après ses deux années régulières de philosophie à Saint-Hyacinthe, il rejoignit les théologiens à Ottawa et il y fut ordonné prêtre par Mgr Duhamel, le 1er février 1903.

Le Père Charron connut les enthousiasmes d'une jeunesse studieuse, ouverte à toutes les cultures de l'esprit. La scolastique l'attira d'abord et il s'y donna tout entier, pétillant d'ardeur, cherchant la discussion pour trouver la lumière et aussi par besoin de mouvement et de vie, aimant à rompre des lances avec ses condisciples et ses maîtres. Les *Sed contra* de S. Thomas lui ouvrirent bientôt le vaste champ de la patristique, et incapable de le parcourir tout entier, il s'attacha par affinité d'âme et d'esprit, sans doute, à S. Augustin. Je présume que ses professeurs de collège l'ont vu chevaucher avec non moins d'ardeur dans les champs de la poésie, en compagnie de Victor Hugo et de Lamartine.

Jusqu'à la fin de sa vie et dans l'activité extérieure du ministère paroissial, il est resté homme d'étude et il a conservé le goût des batailles de l'esprit, avec un tour original, personnel et plutôt spéculatif. Il avait un cœur bienveillant, un goût judicieux, et, sous des dehors un peu brusques, une grande délicatesse de sentiments. Tout entier à l'idée ou à l'oeuvre du moment, il s'y donnait sans compter et avec fougue. L'impulsion a pu le porter à des excès qu'il se faisait pardonner, comme il pardonnait lui-même, à

cause de sa générosité et de son bon cœur.

Le Père Charron débuta dans le ministère à Saint-Hyacinthe, où il fut vicaire pendant un an. Ses fortes études, les qualités de cœur et d'esprit dont Dieu l'avait largement doué, le désignaient plutôt pour la prédication. Ses retraites et ses missions portèrent du fruit. Il s'appliquait surtout à instruire et à convaincre avec beaucoup d'entrain et de zèle. Malheureusement une affection de gorge l'obligea à changer de ministère; et le 30 juin 1908, il fut assigné à Fall-River, où pendant plus de dix années il se dévoua sans compter au service des paroissiens de Sainte-Anne, visiteur assidu des malades, conseiller prudent et avisé, bienveillant et charitable pour tous. Son zèle se retrouve tout entier dans son assiduité au confessionnal. Il y arrivait toujours à l'heure et il en sortait le dernier, appliquant aux âmes une théologie éclairée, délicate et miséricordieuse.

Parmi les oeuvres de prédilection du Père Charron, il importe de signaler au premier rang la *Semaine paroissiale* qu'il a dirigée pendant plusieurs années. Si d'après Léon XIII, "le bon journal est une mission continuelle dans une paroisse", on peut dire que le Père n'a pas cessé de prêcher. Il s'y donna comme il faisait toute chose, avec son tempérament et son zèle, continuant par la plume sa prédication doctrinale. Ceux qui l'ont vu à l'oeuvre peuvent dire qu'il y a épuisé ses forces.

Je dois dire qu'à deux reprises pendant la guerre, sur la demande de son supérieur, il s'est préparé à endosser l'uniforme d'aumônier militaire, attendant l'appel comme le bon soldat, bravement et simplement.

Sa piété était peut-être plus intellectuelle qu'affective et sensible. Elle cherchait à puiser sa sève dans l'acte même du sacrement où le Christ opère, et elle s'éclairait dans la lecture des grands auteurs comme Jean de Saint-Thomas, — sur les opérations de l'Esprit-Saint dans l'âme, — Ste Thérèse, S. Jean de la Croix et S. Antonin.

Sa mort a été le beau moment de sa vie. Dieu lui a donné à un degré rare des grâces de sérénité, de paix de confiance, qui ont mis en une singulière lumière sa nature toute d'une pièce et la profondeur de sa foi en la miséricorde divine qu'il avait tant recommandée aux autres.

Jusqu'à la veille, il ne se crut pas frappé mortellement et il était plein d'espoir. Après une nuit tranquille, dès 4 heures du matin, il sonna et dit à la soeur: "J'ai fait un long chemin cette nuit... Je vois que le bon Dieu veut me rappeler à lui... J'ai déjà fait mon sacrifice... Je vous remercie de vos bons soins. Je penserai à vous et à votre famille. Faites venir les Pères Terrien et Granger, mais attendez leur réveil". Le Père Granger arrive à 4 h. 45 et reçoit ses dernières recommandations. Le malade demande aussitôt le Saint Viatique et envoie le Père dire sa messe. Pendant ce temps il demeure avec son confesseur, le Père Terrien. Au retour du Père Granger, il lui demande de ne plus le quitter, de réciter des prières et de lui lire l'Evangile de S. Jean. Il se recommande aux Soeurs en vue des tentations possibles de la part du démon. Il disait au Père près de lui: "Ne pleurez pas... la mort, ce n'est pas si effrayant que cela, car Dieu est bon! Je suis content de mourir... Je vais aller au purgatoire, mais cela ne m'effraie pas; on a toujours la consolation d'y aimer le bon Dieu infiniment". A 7 heures, les Pères arrivent; il nomme chacun d'eux à leur entrée, avec un sourire. Il leur demande pardon pour les peines et malédifications qu'il aurait pu leur causer. Il leur demande de chanter le *Salve Regina* et l'*O lumen*... Les Pères se retirent peu à peu, et se remplacent auprès de lui dans la matinée. Le malade passe l'avant-midi à prier. Toutes sortes d'invocations se pressent sur ses lèvres. A la Soeur qui lui offre souvent à boire, il répond: "A quoi bon! c'est bien inutile; et d'ailleurs, cela me distrait, m'empêche de prier Jésus et la Vierge". Il trouve le temps bien long, mais *pour les autres* qu'il croit fatiguer... Vers midi, il se plaint une fois de ses souffrances. Il se fait tenir le crucifix devant les yeux. A 1 heure, il ne peut plus parler, mais donne des signes de connaissance. A 1 h. 5, il entre en agonie. La communauté accourt. On interrompt les prières des agonisants pour chanter de nouveau le *Salve* et l'*O lumen*. A la fin de l'antienne, le Père avait expiré.

Un premier service a été chanté à Fall-River, auquel assistaient un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses et les paroissiens de Sainte-Anne. Les restes

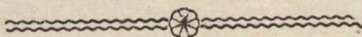
mortels ont été transportés à Saint-Hyacinthe, où un second service a été chanté lundi, le 13.

Il repose maintenant près de ses frères religieux, voisin de droïté du Père Gonthier.

Media vita in morte sumus, quem quaerimus nisi te Domine! La mort frappe à coups redoublés; les vides se multiplient. Les coeurs broyés sous l'épreuve se recueillent, saignent et se cimentent, formant la première phalange, pendant que la jeune armée de réserve s'entraîne et s'avance elle aussi vers Dieu, pleine d'espairs.

fr. E.-A. LANGLAIS, O. P.

Pr. Provincial.



QU'EST-CE QUE LA CERTITUDE MORALE ? (1)

CRITIQUE DES OPINIONS

L'enquête que nous avons faite auprès des théologiens et des philosophes nous a révélé des divergences d'opinions considérables sur la nature de la certitude morale et sur la manière dont il convient de la définir. Nous avons déjà brièvement signalé le point faible de la plupart des définitions que nous avons recueillies. Nous allons maintenant entrer en plus de détails et montrer jusqu'à quel point et pourquoi elles sont inexactes ou insuffisantes. En en montrant les défauts, nous signalerons les écueils qu'il faut éviter, nous jalonnerons la route qu'il faut suivre, et nous préparerons la justification de la définition que nous avons nous-même proposée.

Il est facile de ramener toutes les opinions à trois catégories principales, que nous allons étudier successivement. Les uns ne voient dans la certitude morale qu'une espèce de

¹ Voir les livraisons d'octobre et de décembre 1918.

probabilité. Les autres prétendent au contraire que c'est une espèce de véritable certitude, qu'ils ne caractérisent cependant pas tous de la même manière. Il y a enfin ceux qui, comme Ollé-Laprune, en font je ne sais quelle espèce d'état particulier de notre esprit par rapport aux vérités soi-disant morales.¹

En présence de ce conflit d'opinions sur une chose aussi commune, on peut se demander tout d'abord si les divergences ne sont pas plutôt apparentes que réelles, et si elles ne proviennent pas en dernière analyse d'un simple malentendu sur les mots, compris par les uns en un sens, et par les autres dans un sens plus ou moins différent. Il paraît bien en effet que tous ne donnent pas aux mêmes mots, à celui de certitude en particulier, exactement le même sens. Vasquez et Suarez déploreraient déjà de leur temps l'équivoque dans lequel on se meut perpétuellement en cette matière et les combats de Don Quichotte qui en sont la conséquence. Les choses ne se sont guère améliorées depuis. Assurément, les querelles de mots sont bien inutiles quand on s'entend sur le fond des choses, et il faut une mentalité de sacristain pour y prendre parti. Cependant, il ne faut dédaigner à priori toute question de terminologie, car la terminologie a plus d'influence qu'on serait porté à le croire à première vue sur le développement des doctrines. Aux mots justes et bien choisis correspondent des idées claires et accessibles à tous. Les mots ambigus au contraire favorisent les malentendus, et, avec l'entêtement des hommes, ils deviennent assez souvent le point de départ de fausses doctrines. Au commencement du cinquième siècle, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, défendait contre Nestorius la doctrine traditionnelle de l'Église sur l'Incarnation du Verbe. Il condensait sa pensée dans la formule suivante: "Il n'y a en réalité en Jésus-

¹ Afin qu'on ne nous accuse pas de dénaturer la pensée de cet auteur pour le réfuter plus facilement, nous citerons ses propres paroles: "La certitude des vérités morales est d'un ordre à part, d'une qualité spéciale". Ollé-Laprune, *De la certitude morale*, Paris, 1880, p. 17. "Dieu existe: c'est au premier chef une vérité de l'ordre moral", p. 9. "La spiritualité de l'âme est une vérité morale", p. 10. Enfin pour tout dire en un mot, "les vérités métaphysiques, (étant des) vérités que la morale suppose ou appelle, on a donc raison de les appeler aussi vérités morales". p. 3.

Christ que l'unique nature du Verbe incarné".¹ C'était une terminologie fort imparfaite, et le concile de Chalcédoine, sept ans à peine après sa mort, définit la croyance de l'Eglise dans des termes tout opposés, à savoir, qu'il y a en Jésus-Christ deux natures distinctes, qui s'unissent sans jamais se confondre. L'Eglise toutefois a toujours reconnu sa doctrine dans la doctrine cyrillienne, mais l'obstination des partisans de saint Cyrille à se servir de sa terminologie imparfaite les a conduits jusqu'à l'erreur de l'unité de nature en Jésus-Christ, dans laquelle ils ont persévéré jusqu'à nos jours.

Dans le cas présent, alors même qu'il ne s'agirait que d'une pure question de bonne terminologie, la discussion en vaudrait encore la peine. Car il ne saurait être indifférent d'appeler certitude ce qui n'est en réalité que probabilité et vice versa, surtout à cause de l'importance des problèmes théologiques auxquels la certitude morale est mêlée. Mais en fait, la divergence est beaucoup plus profonde et ce sont bien les concepts qui paraissent diamétralement opposés.

Nous nous bornerons à examiner dans cet article la première opinion, l'opinion de ceux qui confondent la certitude morale avec la très grande probabilité. Nous avons pu constater qu'un certain nombre de scolastiques,—si je ne me trompe, ce sont ceux qui paraissent vouloir retenir plus strictement la terminologie d'Aristote,—se rencontrent ici avec les philosophes de l'école rationaliste moderne. Pour ces derniers, la certitude est une et indivisible, comme la république des révolutionnaires: on l'a ou on ne l'a pas. Comme il ne saurait y avoir d'état intermédiaire entre la certitude et la probabilité, tout ce qui n'est pas certitude rentre nécessairement dans la probabilité. Il s'ensuit que "la certitude n'a point de degrés et que la probabilité a un nombre infini de degrés".² Les scolastiques qui admettent ces

¹ Cyr., *Ep. ad Succensum*, 2. *Ignorant unam revera esse naturam Verbi incarnatam*. Dans cette lettre, écrite après l'entente de 433 avec Jean d'Antioche, saint Cyrille explique ce qu'il entend par une seule nature. C'est en réalité ce que nous appelons une personne.

² Jules Simon, *Manuel de Philosophie*, 5e éd., 1867, p. 210. Cf. Ollé-Laprune, *De la certitude morale*, Paris, 1880, p. 247: "Dans la rigueur des termes, la certitude, excluant le doute, ne saurait admettre de degrés".

conclusions les rejoignent par une autre voie. Toutes nos connaissances, disent-ils, doivent se ramener à deux catégories, la science et l'opinion. La science a pour objet le vrai nécessaire, l'opinion le vrai contingent. A la science correspond la certitude, à l'opinion la probabilité. La science n'est à proprement parler que la connaissance par les causes. La certitude morale ne pouvant être rattachée à la science, appartient à l'opinion et ne peut être par conséquent qu'une espèce de probabilité.

Il paraît bien clair que les uns et les autres entendent par certitude, une certitude parfaite, absolue, complète. Et il n'y a pas le moindre doute qu'ils sont dans le vrai quand ils disent que la certitude morale n'est pas cette certitude. Qui donc songe à cette certitude quand il se dit moralement certain? S'ensuit-il que la certitude morale doit être rejeté dans la probabilité, dont elle serait un degré, le plus haut, si l'on veut? Ou bien ne doit-on pas admettre entre la certitude dont il vient d'être question, la certitude absolue, et la probabilité telle que tout le monde la conçoit, un état intermédiaire de notre esprit, distinct de l'une et de l'autre? Voilà le point où indépendamment de toute différence de terminologie, les opinions se séparent et s'opposent. Les penseurs dont nous étudions en ce moment l'opinion, nient énergiquement l'existence de cet état intermédiaire.¹ Nous affirmons le contraire non moins énergiquement. Et nous croyons pouvoir le démontrer d'une manière péremptoire.

Nous pensons donc que notre esprit, dans son élan vers la vérité, peut avoir dépassé les limites de la probabilité, quelque reculées qu'on les suppose, et n'avoir pas encore atteint la frontière de la certitude parfaite. Il est alors dans une région intermédiaire que nous caractériserons plus tard. Nous allons, pour l'instant, demander la preuve de l'existence de cette région intermédiaire, non pas à l'autorité des philosophes, ou aux exigences de leurs systèmes,

1 Le Père Gardeil pense qu'il a pour lui "la cohérence logique, qui se refuse à consentir l'existence d'un intermédiaire entre le nécessairement vrai et le vrai contingent, l'objet de l'opinion". *La crédibilité et l'Apologétique*, Paris, 1912, p. 10. Personne ne conteste qu'il en soit ainsi dans l'objet. Faut-il en conclure qu'il en est de même aussi dans notre esprit, qui perçoit le vrai nécessaire ou contingent ?

ou à la subtilité de leurs arguments,—on nous répondrait en alignant les noms d'autres philosophes et des arguments non moins subtils, et nous nous lancerions dans des discussions sans fin, où les efforts du bon sens et l'évidence la plus frappante de la vérité ne réussissent pas toujours à triompher des habitudes de penser et de l'esprit de système,— nous la demanderons à une autorité plus haute et indiscutable, à l'autorité des décisions de l'Eglise. L'Eglise ne prend ordinairement pas parti dans les querelles philosophiques: son enseignement infailible est indépendant des combinaisons systématiques plus ou moins ingénieuses par lesquelles notre pauvre esprit tâche de se représenter la réalité. Mais comme cet enseignement est nécessairement inséparable de certaines vérités rationnelles, il reflète sur elles une lumière qu'on ne peut repousser sans rejeter l'enseignement de l'Eglise ou sans se mettre en contradiction avec soi-même. Nous avons la bonne fortune de posséder une définition de l'Eglise qui semble projeter sur le point qui nous occupe une lumière décisive, et qui nous permet de nous orienter d'une manière certaine et définitive au-dessus du tumulte des systèmes. C'est la condamnation d'une proposition erronée par un décret du Saint-Office du 2 mars 1679, sous le pontificat d'Innocent XI. La proposition condamnée se lit comme suit: *On peut donner un assentiment de foi surnaturelle et utile au salut avec une connaissance seulement probable de la révélation, bien plus, avec la crainte que Dieu n'ait pas parlé.*¹ On sait qu'il faut tenir la contradiction des propositions condamnées comme étant la doctrine de l'Eglise. S'il en est ainsi, ceux qui ont la foi ont donc une connaissance du fait de la révélation qui est réellement distincte de la probabilité. Or, cette connaissance, qui n'est plus une simple probabilité, n'est pourtant pas la certitude complète et parfaite, la certitude de science d'Aristote. Tous les théologiens sont d'accord

¹ *Assensus fidei supernaturalis et utilis ad salutem stat cum notitia solum probabili revelationis, immo cum formidine, qua quis formidet, ne non sit locutus Deus.* Prop. 21. Denzinger-Bannwart, 1171. Il faut en rapprocher la proposition moderniste condamnée par Pie X: *L'assentiment de foi repose en dernière analyse sur un amas de probabilités.* (Décret du 3 juin 1907, prop. 25. *Assensus fidei ultimo innititur in congerie probabilitatum*) Bien que la question de fait seule soit ici en cause, ce n'en est pas moins une confirmation indirecte de la doctrine précédente.

sur ce dernier point. S'il en était autrement, si pour avoir la foi il fallait avoir une certitude scientifique du fait de la révélation, l'immense majorité des chrétiens n'auraient pas une foi véritable et raisonnable, et même n'auraient pas les moyens de l'avoir, ce qu'il est évidemment absurde de supposer. Il y a même des théologiens qui vont jusqu'à dire que non-seulement une telle certitude n'est pas nécessaire, mais qu'elle détruirait la foi en lui enlevant sa liberté. Il n'y a donc pas d'échappatoire possible, il faut de toute nécessité admettre qu'entre la probabilité et la certitude absolue et parfaite, il y a un état intermédiaire, réellement distinct de la probabilité.

Le Père Gardeil, dans son ouvrage *La crédibilité et l'apologétique*, que nous avons déjà cité, a essayé d'éluider ces conclusions et de rattacher à la probabilité la connaissance que nous avons du fait de la révélation, et qu'il appelle, comme l'on sait, certitude probable. Il s'est efforcé pour cela de montrer comment une connaissance simplement probable du fait de la révélation peut nous conduire raisonnablement jusqu'à un assentiment certain de foi aux vérités révélées, mais tout le renfort de suppléances morales et surnaturelles qu'il nous promet n'a pas réussi à calmer les inquiétudes de ses lecteurs, qui voient avec raison dans sa théorie une contradiction dans les termes avec la doctrine d'Innocent XI. Devant les bienveillantes critiques du Père Bainvel, il a du reste loyalement reconnu qu'il faut entendre par ce qu'il appelle la certitude probable l'équivalent de la certitude morale des autres auteurs, et par conséquent une certitude véritable et réelle, qui n'a plus rien de la probabilité. Tout en gardant une terminologie contradictoire à laquelle il tient beaucoup, il admet donc implicitement qu'il y a en-deça de la certitude parfaite un état de notre esprit qui n'est pas la probabilité.

Ce qui en fait hésiter plusieurs devant cette conclusion, c'est qu'ils croient qu'il ne peut y avoir de degrés dans la certitude. Pour beaucoup c'est là comme un axiome, qu'on ne peut contredire qu'en se jetant dans l'absurde. Or, l'état intermédiaire, distinct de la probabilité, dont nous avons reconnu l'existence, laisse supposer qu'il y a des degrés dans la certitude. Car, comme on entre nécessairement dans la région de la certitude dès qu'on quitte

la probabilité, cet état doit être rattaché de toute nécessité à la certitude. Notre démonstration ne serait donc pas complète si nous n'établissions solidement ce dernier point et si nous ne démontrions que l'axiôme de la certitude indivisible n'est pas autre chose qu'une erreur... depuis longtemps condamnée.

Et pourquoi n'y aurait-il pas de degrés dans la certitude? Par quel phénomène de déformation intellectuelle en est-on venu à se persuader que la certitude n'a pas de degrés, quand il suffit d'un instant de réflexion pour se rendre compte du contraire, et quand les hommes les moins entraînés aux observations psychologiques sont capables de constater que toutes les certitudes ne sont pas égales, et même d'en discerner les principaux degrés? Fort heureusement, ici encore, l'autorité de l'Eglise vient au secours de l'évidence dédaignée et défend la raison contre ses propres excès. Le fameux axiôme se lit en effet en toutes lettres parmi les propositions d'un philosophe aventureux du XIV^e siècle, Nicolas d'Autrecourt, condamnées par Clément VI (1342-1352). On retrouve chez ce philosophe les conclusions les plus hardies de l'agnosticisme kantien et du panthéisme. Il soutenait, par exemple, "qu'on ne peut avoir des choses presque aucune certitude par les apparences naturelles".¹ Il nie le principe de causalité en dehors de Dieu, Dieu n'étant d'ailleurs pas autre chose que le monde.² Pour lui, il n'y a pas d'autre premier principe que celui-ci: S'il y a quelque chose, il y a quelque chose.³ Cet homme était tout désigné pour nier qu'il y ait des degrés dans la certitude. Un catalogue de ses erreurs fut composé et 61 propositions tirées de ses ouvrages furent condamnées le 19 mai 1346 par Guillaume, cardinal du titre des Quatre Couronnés, au nom de Clément VI, comme "erronées, fausses, douteuses, présomptueuses, suspectes". Nicolas avait déjà été condamné auparavant par l'Université de Paris et c'est dans le cartulaire de la célèbre université que l'heureux chercheur qu'était le Père Denifle a retrouvé

¹ *Quod de rebus per apparentia naturalis quasi nulla certitudo potest haberi.* Prop. 1. Denzinger-Bannwart, 553. Cf. Prop. 31. On peut voir que Kant n'a pas inventé grand'chose.

² Prop. 14, Cf. Prop. 3, 22, 25.

³ *Hoc est primum principium et non aliud: si aliquid est, aliquid est.* Prop. 53. Denzinger-Bannwart, 570.

le texte authentique de la condamnation de Clément VI. Ajoutons que Nicolas se soumit et rétracta publiquement ses erreurs l'année suivante. Or, parmi les 61 propositions condamnées, il y en a une, la neuvième, qui se lit précisément ainsi: *La certitude d'évidence n'a pas de degrés.*¹ Il faudrait être exigeant pour souhaiter quelque chose de plus clair.

Les degrés dont il est ici question ne peuvent être que des degrés véritables, des espèces, et non simplement des degrés d'intensité. On ne peut supposer que Clément VI a voulu condamner ce que personne assurément n'a pu songer à nier. Il y a donc plusieurs espèces ou degrés de certitude.

Cette doctrine confirme pleinement les conclusions auxquelles nous avait amenés la condamnation d'Innocent XI, à savoir, qu'il y a au delà de la simple probabilité, et par conséquent, dans la certitude, un état de notre esprit qui n'est pas encore la certitude complète et parfaite, un degré ou une espèce de certitude qui lui est inférieure. Cette certitude inférieure, mais véritable, tout le monde la connaît, tout le monde peut l'identifier, tout le monde lui donne le même nom: c'est la certitude morale. La certitude morale n'est donc pas une espèce de probabilité, une probabilité très grande, une souveraine probabilité, mais une espèce de certitude. Et le langage populaire n'a fait que consacrer une vérité évidente en la désignant sous le nom de *certitude* morale. Il serait bien étrange en effet que, dans une matière aussi connue de tous, tout le monde eût pu faire une confusion aussi grossière, et appeler du nom de certitude ce qui ne serait en réalité que probabilité. *Securus judicat orbis terrarum.*

L'examen des deux autres catégories d'opinions nous aidera à reconnaître l'élément essentiel que la certitude morale a en commun avec d'autres espèces de certitudes, et par conséquent à préciser comment elle se rattache au genre certitude. Nous le ferons dans un prochain article.

HENRI JEANNOTTE, p.s.s.

¹ ... *Quod certitudo evidentiae non habet gradus.* Prop. 9. Denzinger-Bannwart, 556. Remarquons que Nicolas semble au moins admettre une certitude distincte pour la foi. C'est uniquement dans la certitude d'évidence qu'il refuse d'admettre des degrés. Cf. prop. 11.

UNE PREMIERE RAISON DE CROIRE

L'EGLISE CATHOLIQUE ET LE BONHEUR DE LA PAIX

II

Faire connaître la seule religion qui donne pleine satisfaction aux désirs naturels de l'âme humaine, voilà le point précis de la preuve morale en Apologétique.

Tourmentée par un désir presque inexplicable naturellement d'un bonheur parfait en jouissance et en durée, contrainte de subir la loi de l'universelle mortification pour ne pas déchoir de sa dignité, l'âme humaine aura vite reconnu dans le christianisme la religion qui lui explique le mystère de ses aspirations et de ses souffrances. Parce que le christianisme assigne comme but de la vie une autre vie de parfait bonheur, parce qu'il enseigne que ce bonheur est la récompense des luttes contre nos tendances animales, il donne vraiment la clef de l'énigme et l'explication désirée. Et ainsi la première étape de la preuve est franchie, le christianisme, au moins comme doctrine de la vie, est préféré au bouddhisme, à l'islamisme et au naturalisme. ¹

Est-il possible sans changer de méthode de franchir la dernière étape, c'est-à-dire de montrer qu'entre les différentes religions chrétiennes, le catholicisme donne également meilleure satisfaction aux désirs de l'âme humaine et que par conséquent, il est plus désirable et doit être préféré ?

L'un des fondateurs de l'Apologétique interne, Newman n'a pas hésité à l'affirmer, et il a même dit que pour trouver la vraie religion chrétienne, il n'y avait qu'à se replier sur soi-même, que dans cette méditation il nous apparaissait un credo intérieur absolument semblable au credo de Nicée. C'était là trop affirmer, mais il y a dans ce principe,—l'observation attentive de nos désirs naturels,—

¹ "Revue dominicaine", janvier 1919.

ce qu'il faut pour rendre préférable la religion catholique.

La moindre étude suffit pour faire constater ce premier fait que l'homme désire posséder la certitude sur toutes les doctrines religieuses nécessaires à sa vie, et cet autre fait encore qu'il désire comme un vrai bien le règne de la paix dans la vie sociale. Or il n'est pas bien difficile d'établir que seul le catholicisme, à cause de son autorité enseignante infaillible, est capable de donner à l'homme la certitude dont il a besoin et de faire régner la paix sociale qu'il désire. S'il en est ainsi, le catholicisme doit être préféré à toutes les autres religions chrétiennes: du seul fait que les églises séparées, protestantes, orthodoxes ou orientales, ont renoncé au magistère infaillible, ¹ elles ne peuvent répondre à certains besoins de l'âme humaine.

* * *

Le catholicisme est seul capable de donner convenablement à l'homme la science religieuse dont il a besoin.

L'homme, en effet, cherche naturellement un maître de la vérité religieuse et un maître capable de lui enseigner cette vérité sans erreur. Ce n'est pas l'homme qui cherche les hypothèses et les doutes raffinés dans lesquels se complaît la critique. Ce n'est pas l'homme qui aime le mol oreiller du doute, c'est peut-être le savant, c'est-à-dire l'homme dénaturé plutôt que perfectionné par la science, et Brunetière ne concède même pas que le doute soit un mol oreiller pour les têtes savantes bien faites. L'homme désire la certitude. Et pour s'en convaincre, il suffit de s'entendre sur ce que nous appelons ici l'homme. Eh bien! cet homme dont nous parlons, c'est toute âme venant en ce monde sous quelque ciel, en quelque temps et dans quelque lieu que ce soit. Ces âmes-là, qui n'ont ni le loisir, ni la force, ni même parfois le désir d'opérer par elles-mêmes la recherche de la vérité, c'est le plus grand nombre, c'est l'humanité presque entière: l'humanité est pauvre, simple et accablée de travail. Et pourtant il faut reconnaître que ces âmes désirent la certitude sur toutes questions qui les intéressent. L'enfant qui demande sans cesse pourquoi, le

¹ Revue du Clergé Français", Vol. 28, p. 343; Bousquet, "L'unité de l'Eglise et le schisme."

jeune étudiant qui voudrait savoir comment il se fait, et le brave citoyen qui va consulter un avocat pour savoir s'il est dans son droit veulent surtout se rassurer. Remarquons que presque toujours ils ont trouvé une réponse, et ils veulent savoir si cette réponse est la vraie et la meilleure, ils ne veulent pas rester dans le doute. Ce qui nous le montre mieux encore peut-être, c'est que la seule réponse satisfaisante qu'on puisse leur faire est une affirmation aussi catégorique que bien motivée; une réponse où se trouvent un ou plusieurs *si* ne les contente jamais. Nous pouvons donc affirmer sans crainte que l'homme désire la certitude sur toute vérité qui l'intéresse. A plus forte raison la désirera-t-il, sur les vérités religieuses nécessaires à l'orientation de sa vie.

C'est ici une affaire si grave qu'il demande la certitude absolue. Le protestantisme lui-même a si bien compris ce besoin de l'homme que tout en détruisant l'autorité infaillible de l'Eglise, il a respecté le besoin naturel de certitude au point de remplacer immédiatement le magistère extérieur par un magistère intérieur, le Saint-Esprit aidant l'intelligence de chaque fidèle. Et ce n'est pas sans raison que Calvin a intellectualisé et aristocratiqué la religion, il travaillait à satisfaire le besoin de certitude que ressentaient les fidèles, et le moyen qui lui a semblé bon était de faire de chaque individu un savant théologien. Que ceux-là qui veulent être sauvés commencent par s'instruire, voilà d'après Brunetière un des principes premiers de Calvin.¹ C'est pourquoi on fonda des écoles, des Académies et des Universités; et c'est ainsi qu'on intellectualisa la religion. A elle seule l'entreprise de Calvin établirait ce fait qu'en matière religieuse l'homme désire la certitude.

Mais qui donc donnera convenablement à l'homme la certitude qu'il désire?

Les livres seuls ne le peuvent pas. L'insuccès de Calvin en est la preuve de fait: pendant que quelques savants calvinistes peuvent goûter une certaine quiétude, fruit de leur science personnelle, la pauvrete n'y peut parvenir. La pauvrete qui ne sait rien et qui ne peut rien apprendre n'aura donc pas sa place dans une église intellectu-

1 Discours de combat,—Vol. 3, pp. 135-140.

sée. Mais n'oublions pas que la pauvrete, c'est l'humanité, et alors que peut valoir un système religieux qui ne s'adapte pas aux conditions ordinaires des hommes? Aussi bien Calvin n'a pas réussi. Et Renan nous en donne la raison quand il dit: les vérités d'ordre moral ont aussi leurs nuances, il faut louer celui qui possède en lui-même de puissantes ressources de flexibilité; ce que l'humanité n'atteint jamais, c'est la fine nuance. ¹ Et quelle est, d'après Renan cette humanité qui n'atteint jamais les nuances de la doctrine? "L'élévation intellectuelle sera toujours le fait d'un petit nombre, pourvu que ce petit nombre puisse se développer librement, peu importe la manière dont le reste de l'humanité proportionne Dieu à sa hauteur". ² On voit sans peine quel peut-être le petit nombre de ceux qui se contentent de leurs lumières, et l'on voit mieux encore que le reste des hommes, c'est toute l'humanité, l'humanité qui n'a ni le temps, ni la force, ni le désir de tirer des livres où le vrai et le faux sont mêlés, les vérités religieuses dont elle a besoin. C'est donc en vain qu'on cherchera à satisfaire le besoin de certitude de l'homme en lui disant, comme le fait le protestantisme: Lisez, raisonnez, décidez. L'homme veut la certitude. Parviendrait-il avec le secours des livres à se former une opinion sur un point quelconque de la doctrine qu'il craindrait une erreur toujours possible; s'il commettait l'imprudance d'aller vérifier son opinion à l'humanité de pensée des auteurs qui l'instruisent, du coup il perdrait tout: leurs contradictions aussi nombreuses qu'arrogantes n'auraient d'autre résultat que d'éteindre toute lumière, et de le livrer définitivement à l'angoisse du doute.

Pour le rassurer et satisfaire son besoin de certitude suffirait-il de lui donner un maître fort savant?

Si les grands savants ne s'étaient jamais trompés et s'ils n'avaient jamais été contredits, peut-être. Mais bientôt l'homme apprendra que les savants d'autrefois sont corrigés par les savants d'aujourd'hui et il se dira que ces derniers peuvent bien se tromper à leur tour; il ne manquera pas de laisser grandir ce soupçon s'il remarque la moindre hésitation dans leurs affirmations. Si c'est la vérité qu'ils

¹ Renan—*Etudes d'histoire religieuse*, pp. 338-339.

² Renan—*Etudes d'histoire religieuse*, Préface, p. 17.

énoncent, ils doivent l'imposer à sa foi : la vérité religieuse doit lier la conscience pour avoir la force de diriger la vie. Et c'est pourquoi on ne peut réussir à satisfaire le besoin de certitude religieuse en disant aux hommes, comme le fait l'orthodoxie grecque ou russe, par ses synodes : voilà les vérités enseignées par le Christ, nous ne les imposons pas à votre foi, vous ne péchez pas en les refusant, mais elles peuvent vous conduire au ciel. ¹ Des affirmations qui ne sont pas assez sûres d'elles-mêmes pour s'imposer à la conscience ne sauraient satisfaire l'homme qui veut la certitude ; il s'agit et demandera un maître qui ne trompe pas et qui s'impose à lui parce qu'il ne peut tromper.

Pour ne pas laisser l'homme dans l'angoisse, quel maître lui présenter, si ce n'est celui qui se dit infaillible ? Et avec quelle satisfaction l'homme recevra l'autorité enseignante qui a le droit de lui dire : vous ne savez que penser sur un tel point de la doctrine du salut, voilà ce qu'il faut croire ; vous voulez avoir la certitude sans risquer la dignité de votre conscience en vous soumettant à un maître qui peut tromper, fiez-vous à moi, je suis infaillible ; vous voulez avoir une méthode abrégée et sûre de connaître toutes les vérités religieuses, écoutez-moi, je parle au nom de Dieu... A la douceur de ces paroles on a reconnu l'Eglise catholique. Elle est capable de préserver le coeur de l'homme de l'angoisse du doute parce qu'elle est sa mère. Elle connaît ses enfants, elle sait qu'ils ne peuvent pas tous être de grands savants, qu'abandonnés à eux-mêmes, ils auraient trop de difficultés à trouver le chemin du salut et à s'y avancer sans erreurs fatales, et comme une mère, et avec l'autorité d'une mère, qui n'a qu'à parler pour être crue, elle indique le chemin du ciel d'une façon précise et certaine. Comment ne pas reconnaître qu'entre toutes les religions chrétiennes, c'est le catholicisme qui comprend mieux le coeur de l'homme, qui répond mieux à son besoin de certitude et que par conséquent il est particulièrement et naturellement désirable.

* * *

Nous pouvons dire de plus que seule une autorité enseignante infaillible est capable de faire régner dans la vie sociale la paix que l'homme désire.

¹ Clergé Français.—V. 28, p. 343.

Une société où chaque membre serait à sa place naturelle et où tous les membres seraient unis dans la poursuite d'une même fin, clairement indiquée par une autorité respectée de tous, quel bien d'abord ce spectacle ferait à l'homme et quelle richesse de bonheur serait par suite distribuée à tous ! Par contre, partout où il y a désordre ou tendance à la révolte, que cette tendance se manifeste par la grande révolution ou simplement par les grèves, il y a toujours pour le simple spectateur de quoi le faire bondir de colère ou de quoi faire saigner son coeur, et il y a de plus pour les pauvres révoltés et pour les chefs outragés de la vraie misère et de la dure souffrance. Cet état de choses qui existe nous fait souffrir, et toute conscience humaine qui n'est pas encore envahie par les principes révolutionnaires désire la fin des guerres sociales comme on désire la fin de toute guerre. L'homme désire naturellement la paix sociale ; c'est parce qu'il cherche naturellement la paix, la tranquillité dans l'ordre qu'il désire quelquefois la guerre. C'est le désir de la paix sociale presque aussi naturel que le désir du bonheur qui a inspiré la grande entreprise du siècle dernier, organiser scientifiquement la société de manière à supprimer la souffrance et la lutte entre les classes.

Les savants des deux mondes ont donc constaté et déploré le mal dont souffre la société actuelle, ils ont proposé le remède, les théories virent le jour. Nous n'entreprendrons pas de les exposer, et encore moins d'apprécier leur solidité de construction ou leurs avantages pratiques ; nous voulons seulement faire remarquer ceci, que le seul remède efficace au mal social, c'est de faire accepter de toutes les intelligences cette vérité convenablement précisée : il faut faire quelque chose de sa vie, il faut faire du bien aux autres.

Que cette vérité parfaitement acceptée de tous soit le remède efficace au mal social, on ne peut en douter, en effet si l'on comprend que la cause du mal social, ce n'est pas la richesse excessive des uns et l'insoumission des autres, mais bien l'ambition et l'égoïsme de tous ; on ne peut en douter, si l'on songe encore que l'anarchie est dans les intelligences avant que les révolutions et les grèves fassent entendre leurs cris dans les rues. Que l'on supprime l'anarchie des in-

telligences en les unissant toutes dans l'acceptation d'une même vérité capable de faire de chaque individu, qui est un égoïste par nature, un charitable par conviction, et la paix régnera.

Cependant, pour que cette vérité soit un remède efficace par le fait de son universelle acceptation, il faut que cette acceptation revête certains caractères. Il faut d'abord qu'elle soit particulièrement énergique, en d'autres termes, il faut que l'idée reçue de tous soit assez forte pour se créer des organes, se rendre sensible et faire son oeuvre. Une idée simple objet de contemplation, ne remédiera jamais à un mal réel; seule une idée-force, une idée qui travaille les intelligences peut guérir. Si donc l'idée proposée comme remède au mal social n'a pas cette puissance, il n'y rien à attendre d'elle; c'est en vain qu'elle sera semée partout, si elle ne germe et ne produit ses fruits partout où elle tombe. Et comment donner à cette idée l'énergie requise, la force de pénétration capable d'atteindre la plaie sociale? C'est en la proposant bien clairement, sans doute, mais par-dessus tout en la précisant assez pour qu'elle puisse s'appliquer immédiatement à la vie. Il ne servirait à rien de faire accepter de toutes les intelligences cette vérité presque spéculative: il faut faire du bien aux autres; il faut à tout prix imposer cette vérité concrète et pratique: il faut faire du bien de telle manière, en telle circonstance, jusqu'à tel degré. C'est sans doute le point difficile, mais il faut vaincre cette difficulté sous peine de laisser subsister la division des intelligences; car si chaque groupe entend à sa manière le principe général: il faut faire du bien, chacun aussi fera prévaloir sa méthode et la lutte sociale ne fera que changer de terrain.

Qui donc proposera la vérité-remède avec ses conditions d'efficacité et de manière à ce qu'elle soit spontanément acceptée de tous?

Inutile de compter sur la philosophie ou sur la science. Non pas qu'elles ne puissent découvrir cette vérité ni la préciser convenablement, mais comment pourront-elles l'imposer sans violence à tous les esprits? Les savants et les philosophes peuvent se tromper, c'est pourquoi un bon nombre, avant d'accepter leurs conclusions sur la manière de faire du bien aux autres, se demanderont si on ne les trom-

pe pas. C'est leur droit, parcequ'un homme ne peut exiger d'un autre homme la soumission de son esprit sans lui démontrer jusqu'à l'évidence la vérité qu'il lui propose. Mais dans le cas présent, la vérité qu'il faut faire accepter de tous : faire du bien aux autres de telle manière, jusqu'à tel sacrifice de soi-même, n'est pas de ces vérités que l'on démontre clairement. De quel principe partir en effet, pour conclure bravement et rigoureusement : il faut faire aux autres tel espèce de bien et pour cela s'imposer tel sacrifice ? On n'en trouvera certainement pas. Le plus solide que l'on ait proposé est le principe de la solidarité : nous sommes liés les uns aux autres, nous sommes des frères. Mais quelle est l'efficacité de ce principe ?

En même temps que l'on proclame si haut que nous sommes tous frères,—ce qui veut dire que nous avons tous le même droit au bonheur,—n'affirme-t-on pas sur le même ton que la misère du prolétaire est nécessitée par son existence même, tout comme on affirmait autrefois que le maintien de l'esclavage était nécessaire à la stabilité sociale ? Et ce sont là des contradictions de principes, ou des reculades devant leur application. Et du reste, comment en vertu du principe de solidarité faire consentir tous les riches à se priver au fort de l'hiver d'un seul seau de charbon, afin que la quantité disponible suffise pour tous ? ¹ Aucun savant n'entreprendra cette oeuvre sociale. Poussé à l'application le principe de solidarité perd toute sa force ; de fait et de droit la discussion s'en empare et le tue. C'est pourquoi une autorité humaine, c'est-à-dire, une autorité qui ne peut imposer aux intelligences une affirmation quelconque que dans la mesure où elle est démontrée vraie, ne réussira jamais à faire accepter spontanément la vérité qui remédiera au mal social ; elle ne pourrait au contraire qu'aggraver ce mal, augmenter le nombre des révoltés sans multiplier le nombre des dévoués.

Quelle est donc l'autorité enseignante qui peut proposer cette vérité-remède bien précise, et de manière à ce que tous l'admettent spontanément, sans discussion ? voilà celle qui doit parler, voilà celle qui peut guérir. Nous pouvons imaginer que si un jour tous les économistes et tous les diplomates du monde, réunis en congrès pour chercher le re-

¹ Brunetière, "Discours de combat"—Vol. 2, p. 151.

mède au mal social, arrivaient à reconnaître que ce remède, c'est une autorité enseignante capable d'imposer à toutes les intelligences et sans leur faire violence telle vérité bien précise, ces grands personnages n'auraient pas de peine à comprendre que seule une autorité infaillible est capable de guérir la société, et fidèles à la lumière, ils se tourneraient sans doute vers l'Eglise catholique comme autrefois les Apôtres vers le Christ en lui disant : vous avez les paroles de la vie éternelle. Quoiqu'il puisse arriver de ce congrès imaginaire, il faut reconnaître que seule une autorité enseignante infaillible peut proposer et imposer la vérité capable de guérir le mal social, parce que seule elle peut à la fois proposer la vérité sans faire la moindre erreur et surtout l'imposer sans faire violence à aucune intelligence : celui qui ne peut tromper a le droit d'être cru spontanément ; personne n'ayant le droit de résister à la vérité, il ne peut faire violence à l'intelligence en l'imposant. Il faut donc admettre par conséquent que cette autorité infaillible seule peut guérir le mal social dont nous souffrons.

Cette première preuve de la divinité de la religion chrétienne-catholique,—la correspondance parfaite entre les aspirations naturelles de l'âme humaine et la doctrine chrétienne telle que proposée par l'Eglise catholique,—pourrait être plus complète. Cependant que l'on oppose ces quelques faits qui sont des réalités bien vivantes dans l'âme humaine,—le désir de toujours vivre et de connaître un peu cette survie, l'obligation d'accepter la loi de la mortification pour rester des hommes, le besoin de certitude en matière religieuse et le désir de la paix sociale,—que l'on oppose ces aspirations de notre âme à la réponse donnée par la doctrine catholique et l'on ne pourra se défendre de cette pensée que l'Eglise catholique est faite pour l'homme, que l'adaptation est parfaite entre ce qu'il désire et ce qu'elle donne. Et donc avant toute autre preuve de la divinité du christianisme et de l'institution d'un magistère infaillible, nous pouvons par cette considération de certains faits de conscience faire désirer que notre religion soit la religion de l'homme. C'est par là, paraît-il, qu'il faudrait commencer l'Apologétique. Rendez la religion aimable avant de montrer qu'elle est vraie, a dit Pascal ; je ne me soucie pas de convaincre les intelligences, si je ne touche d'abord les

coeurs, a dit Newman. Toucher le cœur de l'homme, attirer au catholicisme en le montrant désirable, c'est conduire l'homme au seuil du temple, et c'est là tout l'office de la preuve morale en Apologétique.

fr. G. PROULX, O. P.

Ottawa, le 10 janvier 1919.



DANS L'ORDRE

UNE VISITE A TRAVERS LE MONDE DOMINICAIN

Le 12 mars, 1917, un voyageur illustre quittait Rome pour un long et périlleux voyage. Son départ ne fut pas remarqué du public à cause de la grande simplicité et du manque d'apparat dans lequel il se fit. Néanmoins, sous ces dehors empreints de religieuse simplicité, la figure à la fois sympathique et grave du voyageur, révélait un cœur magnanime et un penseur profond, seuls traits qui pussent faire deviner le Maître-Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Ce voyageur, en effet, était le révérendissime Père Louis Theissling qui se dirigeait vers l'Espagne pour s'embarquer sur un vaisseau neutre, lequel, battant pavillon espagnol, lui garantît avec la sécurité, la réalisation de son grand dessein.

L'Europe était tout en feu par suite de la guerre fratricide qui s'y livrait, et dont il était impossible de préciser et même de prévoir la fin. L'Ordre, par la voix de ses représentants réunis à Fribourg, avait investi le révérendissime Père Theissling du Magistère suprême, plaçant sous sa sage direction et sa paternelle sollicitude tous les fils du saint Patriarche, sans distinction de race ou de peuple. Ne pouvant visiter, encourager et consoler les nombreuses provinces de l'Europe, il résolut de se rendre dans la plus grande province de l'Ordre dont l'activité et l'influence s'exercent en Extrême-Orient et qu'aucun de ses prédécesseurs

n'avait jamais encore visitée. La Province du Très Saint-Rosaire des Iles Philippines, avec ses saints, ses martyrs, ses savants, ses apôtres et sa brillante histoire séduisait tout particulièrement le R^{me} Père Theissing, car cette province exerçant son activité apostolique parmi des nations plus ou moins affligées par la grande guerre actuelle, il était tout naturel que le R^{me} Père voulût en connaître la situation présente afin que les évènements futurs la trouvassent en mesure de résoudre les difficultés qui pourraient nuire à l'oeuvre des ouvriers apostoliques espagnols qui se dépensent avec tant d'amour pour l'Eglise et la patrie dans ces lointaines régions de l'Extrême-Orient.

Le 25 mars le R^{me} Père Général s'embarquait donc à Vigo sur le vapeur *Alfonso XIII* et le 6 avril, il arrivait sans incident à New-York où il fut reçu avec la plus vive allégresse par les Pères de la Province de Saint-Joseph. Après quelques jours passés au couvent Saint-Vincent de New-York, il prit le train à destination de la Louisiane dans le but de visiter les quatre paroisses et les trois missions confiées aux dominicains espagnols de cet Etat. Ayant terminé cette visite, il s'embarqua pour la Havane où les Pères de la province d'Andalousie possèdent un nouveau couvent et dirigent la grande paroisse *del Velado*, érigée par eux il y a quelques années. Le Père Maître-Général put se rendre compte de la bienveillance avec laquelle les Cubains paient de retour le zèle et le dévouement de ces religieux, dignes continuateurs de ceux qui, en d'autres temps, évangélisèrent les habitants de cette île et y fondèrent la première Université d'Amérique qui contribua si puissamment à former des hommes utiles à la société, des pères de familles chrétiens. Le Père Theissing se montra enchanté du saint et fécond labeur que les Pères dominicains de l'Andalousie accomplissent dans la perle des Antilles.

C'était son désir de visiter ensuite les religieux de l'Amérique Centrale, mais des circonstances imprévues l'obligèrent à changer d'itinéraire: il retourna aux Etats-Unis pour se rendre de là au Japon par voie de San Francisco. Le 4 mai, le navire sur lequel il avait pris passage franchissait le *Golden Gate* et le 29 du même mois, entra dans la baie de Yokohama après que les voyageurs eurent pu admirer le Moji, cette monstrueuse sentinelle qui semble

avertir le voyageur du Pacifique que les approches de cette charmante baie sont bien gardées. Le révérendissime Père poursuivit son trajet jusqu'à Kobé d'où, après un court arrêt, il s'embarqua de nouveau, accompagné de quelques Pères espagnols, pour l'île de Shikoku, poste qui est depuis quatorze ans sous la direction des religieux de la province du Très-Saint-Rosaire des Iles Philippines. Le Père Général encouragea et consola les chrétiens japonais de cette chrétienté naissante, laquelle, en union avec les autorités locales, donna au révérendissime Père des marques particulières de reconnaissance pour cette visite. De Shikoku il partit pour l'île de Formose, qu'il traversa du nord au sud en chemin de fer, s'arrêtant dans les diverses missions mais particulièrement dans la ville de Taipeh, aux rues larges et aux édifices somptueux construits à la moderne, où les Dominicains ont une jolie petite église, une école pour les enfants et le magnifique pensionnat de la Bienheureuse Imelda sous la direction des religieuses dominicaines espagnoles, et pouvant loger commodément 200 pensionnaires. De cette île enchantée le révérendissime Père passa à la province de Fokien (Chine), où les Dominicains ont deux Vicariats Apostoliques, Foochow et Emuy, deux séminaires, un collège d'enseignement secondaire, cinq grands établissements pour l'Oeuvre de la Sainte-Enfance des écoles de catéchistes, etc. En tous les lieux qu'il visita le Père-Maître-Général fut très bien reçu de toutes les autorités chinoises, qui lui donnèrent une escorte militaire plutôt pour lui faire honneur que pour sa sécurité.

De la Chine, le Père Général passa au Tonquin où l'Ordre possède des missions florissantes, d'une renommée universelle, ayant à leur tête trois Vicaires Apostoliques et un Préfet Apostolique. Les autorités françaises et annamites rivalisèrent de courtoisie pour procurer au révérendissime Père toutes les facilités voulues pour visiter ces missions, travail auquel il employa deux mois et demi, étonnant par son inlassable activité, les zélés missionnaires eux-mêmes. — On connaît le faste déployé par les Orientaux pour recevoir les personnages illustres ; or, tout fut accru et agrandi pour recevoir le Père Theissling : processions, musique, cortèges, défilés aux flambeaux, feux d'artifice, etc. Tout semblait peu de chose cependant à ces peuples

qui rivalisaient de zèle pour fêter dignement la venue parmi eux, du *Père de leurs Pères*, comme l'appelaient les chrétiens, ou l'envoyé du Pape, comme disaient les infidèles. Jamais il n'y eut d'aussi grandes fêtes au Tonquin et jamais peut-être le révérendissime Père Général n'éprouva des émotions aussi profondes et aussi pures que celles que lui procurèrent ces admirables chrétiens, qui rappellent d'une façon si frappantes par leurs moeurs les chrétiens des premiers temps de l'Eglise. Et, comme en Indo-Chine nul ne visite un Supérieure sans se faire précéder de cadeaux en souvenir de sa visite, le révérendissime Père recevait constamment des présents qu'il redonnait à la Mission, excepté toutefois ceux que les Districts lui avaient offerts à titre personnel ou que, par son intermédiaire, ils avaient destinés au Saint-Père. Les douaniers des Missions comme ceux des Etats-Unis admirent ces objets en franchise en apprenant quels en étaient les propriétaires. Il est juste également de remarquer que la Compagnie Transatlantique, par un acte très digne de reconnaissance se chargea, par égard pour les personnes à qui ils étaient destinés, de transporter gratuitement ces objets de New-York à Cadix.

Les impressions du P. Général au sujet des Missions espagnoles du Tonquin ne pouvaient être ni meilleures ni plus satisfaisantes, comme il se plaît de le dire à ceux qui l'interrogent à ce propos. "Allez, leur dit-il, les visiter, et alors vous comprendrez ce que l'Ordre y fait pour l'Eglise et ce que ces Missions représentent dans l'Indo-Chine par leur action sociale permanente. Je m'étais fait une haute idée de nos Missions du Tonquin, mais la réalité m'a encore impressionné plus favorablement que tous les éloges. C'est à bon droit que Pie IX les appelait : *le miroir des Missions catholiques*.

Le 16 août le révérendissime Père Général arriva à Manille du Tonquin et il est à propos de décrire la réception qui fut faite dans la capitale de l'Archipel au représentant d'un Ordre auquel les Philippinois, comme ils le déclarèrent eux-mêmes, doivent la position politique et sociale dont ils jouissent actuellement. Ainsi le reconnurent en divers discours les hommes politiques les plus fameux du pays lorsque l'Université Saint-Thomas célébra le troisième centenaire de sa fondation. Il n'est donc plus étonnant que

les Philippinois aient en cette circonstance témoigné leur plus sincère reconnaissance au Supérieur suprême d'un Ordre qui, avant même l'existence politique des Etats-Unis, possédait (en 1611) une Université pour le bénéfice du peuple Philippinois et y a inauguré toutes les Facultés avec une richesse de moyens d'enseignement que plusieurs Universités d'Europe auraient désiré posséder. La réception à l'Université de Manille en l'honneur du révérendissime Père Général fut un événement exceptionnel dont l'éclat fut rehaussé par la présence de toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires, ainsi que par celle des représentants du Commerce, de la Finance, des professeurs des Collèges affiliés à l'Université et d'un grand nombre de particuliers qui avaient tenu à témoigner au Père Général leur estime envers l'Ordre pour son dévouement aux intérêts du peuple philippinois en lui procurant, grâce à cette célèbre institution, les plus grands avantages sociaux. On pourra se faire une idée de la grandeur de la réception faite au Maître-Général en pensant que plus de 6000 personnes défilèrent devant lui et dont chacune reçut une poignée de main et quelques paroles de remerciement de sa part. "Vous êtes, sans doute, bien fatigué, mon révérendissime Père, lui dit le P. Tamavo, Recteur de l'Université, à la fin de la cérémonie". "Non, Père Recteur, lui répondit-il, tout au contraire, ces trois heures que nous venons de passer, m'ont convaincu de votre ascendant social sur ce peuple. Je vous remercie et je vous encourage à continuer votre travail intellectuel pour le bien de cet Archipel". Et, ayant fait quelques pas, il ajouta : "Que de choses on ignore en Europe"!

Les jours suivants, il présida le Chapitre d'élection de la Province, ainsi que les Conseils dans lesquels furent étudiées et approuvées des résolutions importantes pour le gouvernement de la Province. Il visita ensuite les Collèges et les Couvents d'enseignement secondaire que les Dominicains possèdent aux Philippines. Le 27 octobre, il partit pour Hong-Kong, et, avant de s'embarquer de nouveau pour San Francisco, il prit congé des Dominicains espagnols par une lettre charmante dans laquelle il exprima la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir pu admirer de près l'observance régulière le zèle et les travaux apostoliques et littéraires d'une Province si méritante, encourageant tous les religieux à conti-

nuer à se dépenser avec la même ardeur pour la gloire de Dieu et le bien des âmes selon le but de notre Institut.

Le 4 novembre, le distingué visiteur partit pour les Etas-Unis et arriva, après une heureuse traversée, à San Francisco. De là il s'embarqua pour l'Amérique Centrale. Le jour de Noël, il était au Guatémala, où il fut providentiellement préservé de la mort, car, l'église où il avait célébré la sainte messe fut peu de temps après démolie par un tremblement de terre.

Le 4 janvier, il partit pour le San-Salvador, le Costa-Rica, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, le Chili et l'Argentine, où il nous est impossible de le suivre et où il a su conquérir le respect et l'estime des autorités ainsi que l'affection de ses subordonnés.

Après seize mois d'absence de l'Europe le Père Theissing songea enfin à y retourner; il s'embarqua donc le 1er août sur le vapeur espagnol *l'Infanta Isabel* à destination de Cadiz où il fut reçu en grande pompe par les autorités civiles et religieuses.

Le 7 août il partit pour Séville et Ocana, et arriva à Madrid le 14 du même mois, accompagné du Vicaire provincial des Philippines et du Recteur du Collège d'Ocana. Le 16 il prit le train pour Avila où il fut reçu au son de la fanfare de l'Intendance qui joua en son honneur la *Marche Royale*. Parmi ceux qui s'étaient portés à la rencontre du révérendissime Père Général pour lui souhaiter la bienvenue, se trouvaient les Gouverneurs ecclésiastique, civil et militaire, le maire, des représentants de l'Institut, de la Banque d'Espagne et des Ordres religieux. Au couvent historique de Saint-Thomas, eut lieu une séance solennelle en l'honneur du révérendissime Père à laquelle assistaient les personnages les plus marquants de cette célèbre ville. Parti le lendemain pour Rome, il y arriva juste un mois après, le 16 septembre, dans les meilleures conditions. A son arrivée dans la Ville-Éternelle, où il était attendu avec impatience, il fut salué par tous les Pères de la Maison généralice, par ceux du Collège Angélique et des divers couvents de la ville qui se montrèrent tous très heureux de le revoir après une absence d'un an et demi, entièrement employée à l'accomplissement d'un pèlerinage aussi laborieux que fructueux à travers le monde dominicain.

(Traduit de *La Stella di San Domenico* par Fr. A.-M. R.)

DANS LA PROVINCE

—Les RR. PP. Forest et Proulx, du Couvent d'Ottawa, ont accepté de donner aux Chevaliers de Colomb un Cours en dix Leçons sur des sujets de dogme et d'apologétique.

—Le R. P. Dominique Jacques a été institué sous-prieur du Couvent de Ste-Anne de Fall-River.

—Le R. P. Brosseau vient d'être nommé directeur de la *Semaine paroissiale* de Fall-River.

—Les funérailles du R. P. Charron ont eu lieu le 13 février, à Notre-Dame du Rosaire de St-Hyacinthe, au milieu d'un concours assez considérable de prêtres, de religieux, de religieuses et de fidèles.

Le service funèbre fut célébré par le T. R. P. Langlais, Provincial, assisté des RR. PP. Côté et Bérard.

Les porteurs étaient les RR. PP. Dion, Bourbonnière, Lamarche, Granger, Turcotte et Déziel.

Le chant fut exécuté *in nota Ordinis* par tous les religieux et accompagné sur l'orgue par M. le professeur Urbain.

Parmi les assistants: Le Dr Avila Charron et M. Ovide Charron, frères du défunt, conduisant le deuil; Mgr Guertin, Grand-Vicaire du diocèse; MM. les abbés Choquet, Marsolais, Dulude, et MM. les notaires Bussière et Marsolais, condisciples du défunt; M. l'abbé J.-B. Nadeau, chapelain de l'Hôtel-Dieu et les RR. PP. Chamberland, Rouleau, Archambault, Dupras, Béliveau, Dion, Desjardins, délégués des Couvents. MM. les chanoines Pauzé et Decelles, supérieurs des Collèges, de l'Assomption et de Saint-Hyacinthe. M. l'abbé F. Jobin, curé de Varennes, M. l'abbé J.-C. Geoffrion, desservant d'Hochelaga, et Son Honneur le Juge Dézy ont adressé des télégrammes de sympathie et d'excuses.

ROME

—Le 17 novembre dernier, Sa Sainteté Benoît XV a adressé au Maître-Général une lettre d'élogieuse appréciations au sujet du treizième volume, récemment paru, des Œuvres de S. Thomas d'Aquin, Edition léonine. Ce volume contient la *Somme contre les Gentils avec Commentaire* de Sylvestre de Ferrare. Le Souverain Ponti-

fe rend hommage à la fin au zèle et à l'érudition des principaux éditeurs, les RR. PP. Suermondt et Mackay.

—Le R. P. Ferretti, autrefois professeur d'archéologie au "Collège angélique", a été institué Vicaire-Général de notre Congrégation de Saint-Marc de Florence.

MADRID

—Le T. R. P. Alfred Fanjul, autrefois Régent des Etudes au Couvent de Salamanque, vient d'être élu Provincial d'Espagne.

—Le R. P. Adriez Suarez, sous-prieur du Couvent de Cadix, a été élu membre de l'Académie Royale (espagnole-américaine) des Arts et Sciences de Madrid.

FRANCE

—Le T. R. P. Dominique Roland est décédé au Havre le 15 septembre dernier, dans la 77ème année de son âge et la 52ème de sa profession religieuse. Il fut Prieur pendant 24 ans, le seul Couvent du Havre l'ayant réélu jusqu'à six fois.

—Au lendemain de l'armistice, le T. R. P. Monpeurt, Provincial de France, adressait aux Frères dispersés une lettre remplie des plus généreuses espérances. On y apprend que le Couvent du Saulchoir, près de Kain, évacué seulement à la mi-octobre, sera bientôt prêt à recevoir le personnel des Etudes et même "les postulants qui semblent devoir affluer en grand nombre." Pour qui connaît l'influence considérable de la province-soeur auprès de la jeunesse française, nul doute qu'elle prenne bientôt un rang d'honneur parmi nos Provinces ravagées par la guerre.

—Les anciens lecteurs de l'*Année dominicaine* salueront avec joie sa réapparition et se feront un devoir de renouveler leur abonnement. Adresse: 22, Notre-Dame des Champs, Paris.

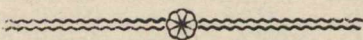
—Le R. P. Sertilanges vient d'être élu membre de l'Institut de France, Académie des Sciences morales et politiques.

ETATS-UNIS

—Nous enregistrons avec de fraternels regrets la mort des PP. Goetz et Hughes, de la Province St-Joseph, et McGovern, de la Province du S. Nom de Jésus.

—Sa Grandeur Mgr Jean-T. McNicholas, évêque de Duluth, Minn., de retour de Rome et en route vers son siège épiscopal, a rendu visite à ses frères en religion, les Dominicains du Couvent d'Etudes de Washington, D. C.

FRA DOMENICO



BIBLIOGRAPHIE

HENRI BOURASSA. — “*LA LANGUE GARDIENNE DE LA FOI.*”

L'Action française vient de publier une nouvelle brochure: *La langue gardienne de la foi*, de M. Henri Bourassa. Cette brochure, d'allure fort élégante sous sa toilette verte, inaugure une série à 25 sous. Elle contient le texte intégral de la conférence donnée par M. Henri Bourassa, sous les auspices de *L'Action française*, avec d'importantes pièces documentaires: une allocution de M. l'abbé Philippe Perrier, le texte latin et la version française de l'encyclique “*Litteris apostolicis*” aux évêques du Canada, les commentaires qu'ont faits de cette encyclique Mgr L.-A. Pâquet et le R. P. Rouleau, O.P., ainsi qu'une consultation du R. P. Leduc. Le tout couvre plus de quatre-vingts pages.

La langue, gardienne de la foi est en vente aux bureaux du *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent, à la *Ligue des Droits du français*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, et dans les principales librairies. Prix: 25 sous l'exemplaire, \$2.50 la douzaine, \$20 le cent, \$175 le mille, port en plus.

Adresser les commandes par quantités à la *Ligue des Droits du français*, 32, Immeuble La Sauvegarde, Montréal.

ETIENNE BLANCHARD, P. S. S. *La bonne logeuse.*

Devoirs d'une maîtresse de maison — Chambres à louer — Choix des chambreurs — Chambres "libres" — Surveillance intérieure de la maison — Ordre — Propreté — Bons conseils — Bonté maternelle — Le bon chambreur — Dangers pour la jeunesse étudiante, bureaucratique, ouvrière — Annonces de journaux qui cachent des pièges — Protection de la jeune fille — Conseils aux parents — Règlement à afficher dans une bonne maison. Prix: 10 sous...*S'adresser aux libraires ou au presbytère de Saint-Jacques, 331 Sainte-Catherine Est... Rabais à la douzaine et au cent.*

* * *

ABBE IVANHOE CARON, *Journal de l'expédition du Chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, en 1686.* Edité et annoté par l'abbé Ivanhoe Caron. (Beauceville, la "Compagnie de l'Eclaireur", 1918).

Voici la lettre de Sa Grandeur Mgr Latulippe en réponse à la dédicace de l'auteur :

Monsieur l'abbé Ivanhoë Caron,
Missionnaire-colonisateur,
Québec.

Cher Monsieur Caron,

J'accepte avec une reconnaissance mêlée d'un peu de confusion la dédicace de l'intéressant récit que vous nous promettez, et je comprends que c'est par pure bienveillance que vous daignez associer l'ouvrier de la onzième heure à ceux qui ont porté, depuis l'aube, le poids du jour et de la chaleur.

Il est vrai que j'ai passé par les mêmes chemins, mais c'était dans un confort relatif. Il restait bien encore quelques maringouins, mais leurs dards ne se peuvent comparer aux flèches empoisonnées des Iroquois qui se cachaient au bout des pointes, en quête de chevelures et altérés de sang français.

Que de fois, en voyageant sur nos lacs et rivières, sillonnés autrefois par le canot d'écorce de ces preux, j'ai songé à leurs fatigues, à leur isolement, à leurs sacrifices et à leurs dangers.

Qu'étaient leurs conversations le soir auprès du grand feu de la grève? Que furent leurs rêves de chrétiens et de

Français à la vue de ces terres immenses qui se déroulaient chaque jour devant eux?

Qui leur eût dit alors que dans cette Ontario, dont ils consacraient le sol par leur héroïsme et leurs vertus, on ferait plus tard des lois pour ostraciser leurs fils et éteindre sur les lèvres de l'enfance le verbe de la France?

Vous avez bien fait de tirer de l'oubli cette page sublime. Elle apprendra aux derniers venus un peu de notre histoire et leur fera comprendre notre attachement au sol de la patrie canadienne. Elle enflammera notre jeunesse et prouvera encore une fois qu'on est grand, non pas dans la mesure de sa force ou de son argent, mais en proportion de son dévouement, de son travail et de son esprit de sacrifice.

Qu'ils vivent dans nos mémoires et qu'ils revivent dans nos familles, ces géants des premiers temps, prêtres et laïcs, qui furent les pionniers de notre sol, qui plantèrent partout la croix et qui arborèrent sur nos rivages le drapeau de la civilisation chrétienne.

Ces deux germes de la vie, votre récit va les féconder et mon cœur d'évêque les bénit.

Veillez me croire, cher Monsieur, votre tout dévoué.

† ELIE-ANICET
Evêque d'Haileybury.

Evêché d'Haileybury, 21 mars 1918.

